

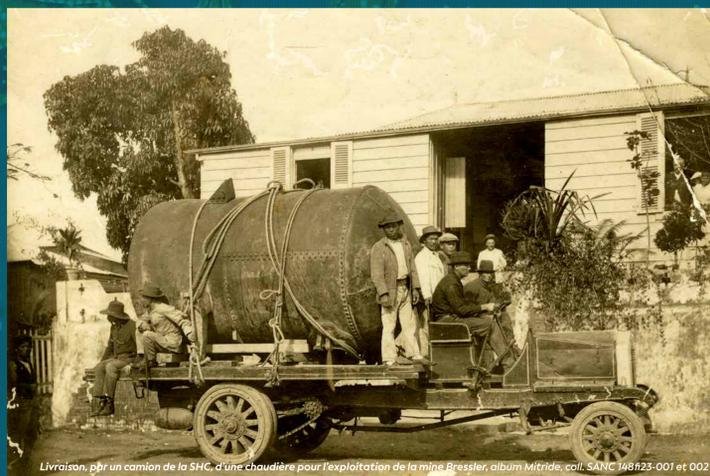
# LES INDONÉSIENS EN QUELQUES DATES



Des travailleurs javanais dans les cafés, album Guart, coll. SANC

## 1896 - L'ARRIVÉE DES TRAVAILLEURS SOUS CONTRAT DE JAVA

De 1896 à 1939, 91 convois débarquent en Nouvelle-Calédonie près de 20 000 Javanais. Dans les premiers temps, ils sont engagés sous contrat pour les besoins de l'agriculture et de la domesticité. Une fois leur quarantaine effectuée à l'îlot Freycinet, ils sont transférés au dépôt de la baie de l'Orphelinat, où les colons viennent les récupérer, après s'être acquittés des frais de transport.



Livraison, par un camion de la SHC, d'une chaudière pour l'exploitation de la mine Bressler, album Mitride, coll. SANC 148723-001 et 002

## 1903 - L'EMPLOI SUR MINE

À partir de 1903, les Javanais sont également employés aux travaux de la mine et du chemin de fer. Les femmes et les jeunes à partir de 14 ans peuvent être affectés à la mine.



Mariage ou ramadan chez des Javanais de la côte Est, album Mitride, coll. SANC 148723-039

## 1903 - L'ÉTAT CIVIL

À leur arrivée, les engagés javanais reçoivent un numéro matricule, attribué par le service de l'immigration. Ce dernier tient également le registre de leur état civil (naissances et décès). À partir de 1937, avec l'arrivée du penguulu Hadji Ahfal, les mariages et les divorces enregistrés au service de l'immigration sont enfin reconnus.



ARCHIVES

Retour de chasse, album Raoul de la Vaissière, coll. SANC 148723-040

## 1906 - LA RÉSIDENCE LIBRE

De 1902 à 1955, 182 navires rapatrient à Java 19 183 hommes, femmes et enfants. Ceux qui ne souhaitent pas repartir à la fin de leur engagement peuvent en contracter un nouveau ou, dès 1906, obtenir la résidence libre. Cette année-là, on compte un seul résident libre pour 861 Javanais présents dans la colonie. Trente ans plus tard, ils sont 618 à en bénéficier, et en 1942, on en recense 884.



Wayang wong à Voh, 1930, coll. Brun

## 1913 - LE PRISME CULTUREL

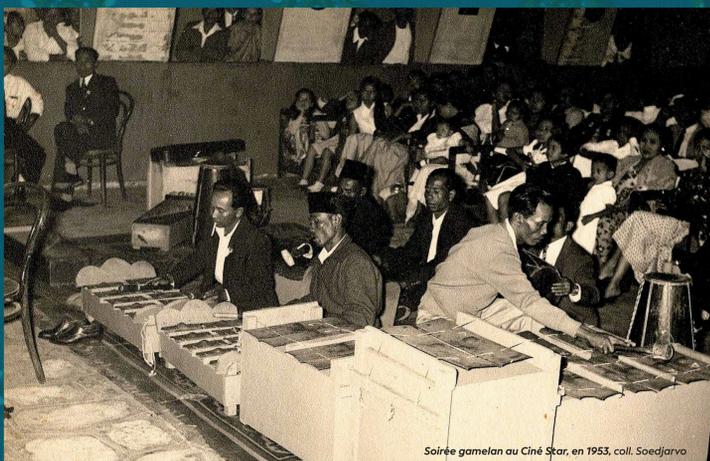
À compter de 1913, un jour de congé est octroyé aux engagés javanais, le dimanche, ainsi que deux jours fériés à l'occasion du nouvel an javanais, puis trois en 1933. Les événements importants, comme un mariage ou la circoncision d'un enfant, font l'objet d'animations, de danses et de représentations théâtrales. *Wayang kulit* (théâtre de marionnettes), *wayang wong* (théâtre avec des acteurs en costume), *ketoprak* (théâtre populaire) ou *ledek* (danseuse accompagnée d'un gamelan) rythment ainsi les festivités. Les invités javanais doivent s'y rendre avec leur permission de sortie.



Rapatriement par le Surriento, 17 juillet 1953, coll. Djoewair

## 1945 - UN NOUVEAU STATUT ET LES DERNIERS RAPATRIEMENTS

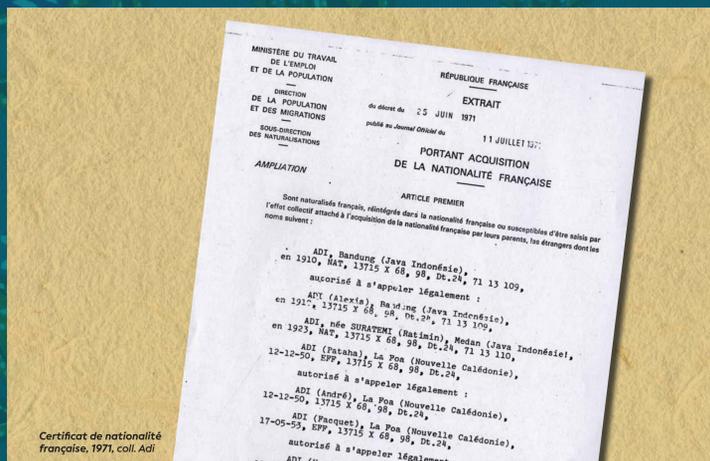
En 1945, la résidence libre est accordée de plein droit à tous les immigrants qui se trouvent sous le régime de l'engagement. Cette même année, l'indépendance de l'Indonésie est proclamée. Aussi, en 1948, 2 000 ressortissants embarquent-ils sur le *Tabian*. D'autres départs s'échelonnent jusqu'en 1955. En 1956, 2 900 Javanais sont recensés en Nouvelle-Calédonie.



Soirée gamelan au Ciné Star, en 1953, coll. Soedjarno

## 1949 - LE DERNIER CONVOI

En 1949, la Nouvelle-Calédonie a besoin de 7 000 à 8 000 travailleurs. Le convoi du 16 juin 1949 ne compte cependant que 496 personnes à bord du *Yang Tsé*, parmi lesquelles quelques rapatriés. Ce sera le dernier, et les futurs migrants javanais arriveront sur le caillou par leurs propres moyens. Pour gérer les ressortissants indonésiens sur le territoire, un consulat est créé à Nouméa en mai 1951.



Certificat de nationalité française, 1971, coll. Adl

## 1973 - DES CITOYENS FRANÇAIS EN NOUVELLE-CALÉDONIE

À partir de 1973, en vertu des dispositions de l'article 25 de la loi du 9 janvier, les enfants d'origine indonésienne nés en Nouvelle-Calédonie et y ayant plus de dix ans de résidence vont acquérir la nationalité française. Les intéressés peuvent cependant décliner la proposition dans le délai d'un an.



Jeunes Indonésiens, coll. Magi - De gauche à droite : Jérôme Wiria, Rémi Tirradikrama, Leslie Dhau, David Wiria, Giovanni Rawidja, Sudi Rakit, Olivia Fuller, Anne-Laure Paiman, Rodrigue Paimbouc.

## 1996 - DES CALÉDONIENS D'ORIGINE INDONÉSIENNE

À partir des années 1960, les jeunes d'origine javanaise cherchent à se fondre dans le creuset calédonien. La langue se perd au sein des familles. C'est principalement en 1996, lors de la commémoration du centenaire de la présence indonésienne sur le territoire, qu'une réelle prise de conscience de leurs racines rejaillit, portée par l'Association Indonésienne de Nouvelle-Calédonie.

1926  
2021

# FAMILLE TOWIDJOJO

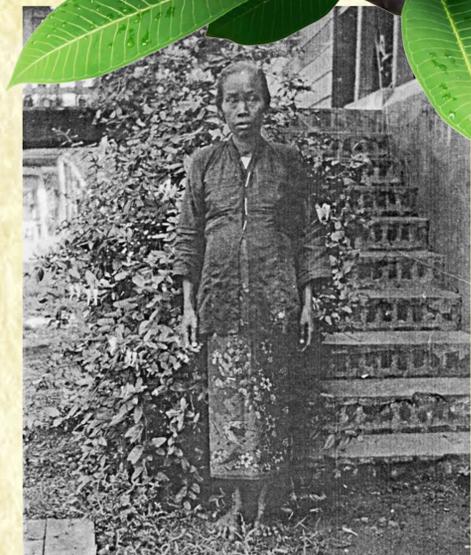
« Originaire de Java, mon arrière-grand-mère, **Towidjojo** (1901-1956), débarque en Nouvelle-Calédonie en 1926 avec ses deux enfants, Ratmi (1922-2001) et Sam (1926-2015). Elle est envoyée à La Foa, puis à Fonimoulou, où elle effectue cinq ans sous contrat en tant que domestique. Puis, sous le statut de résidente libre, elle devient métayère à Pocquereux. Ainsi, de 1926 à 1953, année de son rapatriement à Jakarta, elle sera employée par M. Rolland. Towidjojo se met en ménage avec un Javanais, **Kasimin**, arrivé en 1911 et qui travaille sur la même propriété. De leur relation naissent trois enfants : Wagijem (1928), Kasman (1930) et Painem (1934).

Sa fille aînée, Ratmi, n'a pas 6 ans qu'elle est déjà la nounou des enfants du patron. Elle apprend la langue française en même temps que les petits dont elle a la garde. En 1934, elle rencontre Adi, venu sous contrat en 1925 : ce sont mes grands-parents.

Le 27 août 1953, Towidjojo et Kasimin quittent Nouméa pour Jakarta en compagnie de Sam, Kasman et Painem. Ratmi, Adi et cinq de leurs six enfants partent également. Seules Marie, l'aînée du couple, et sa tante Wagijem restent en Nouvelle-Calédonie ; elles sont mariées à des "Niaoulis", comme on appelle alors les membres de la communauté nés sur le Caillou.



Towidjojo et ses enfants en 1926  
Pas question de rester à Java, où elle ne peut nourrir ses enfants.



Mon arrière-grand-mère à Pocquereux, 1933  
À la gendarmerie de La Foa, mon arrière-grand-mère était enceinte.



La famille Adi à Sumatra, 1957  
Deux autres enfants naissent à Sumatra.



Les cousins et cousines à Pocquereux, 1953  
De gauche à droite : Marie-Claude Slamet, André Adi, Maurice Adi, Jean-Claude Slamet et Sani Adi



Kasman Kasimin à l'ambassade de France à Jakarta  
Kasman travaille à l'ambassade de France à Jakarta. Il fait ainsi le lien avec sa famille pour l'obtention des passeports. Il retourne sur sa terre natale, la Nouvelle-Calédonie, en 1969.

Au décès de mon arrière-grand-mère, Towidjojo, en juillet 1956, Wagijem propose à son père de venir vivre auprès d'elle, à Robinson. Cette décision marque le début de tous les retours en Nouvelle-Calédonie. Mon arrière-grand-père, Kasimin, regagne définitivement le Caillou en 1957 et fait du jardinage, pour pouvoir aider, à son tour, au retour de ses trois enfants. Mes grands-parents, Ratmi et Adi, ainsi que leurs enfants les rejoignent en 1963 et s'installent à Hienghène, auprès de Marie. Ils obtiennent, en 1971, la nationalité française et reçoivent un prénom français. Cette même année, André (1950), mon père, épouse Renée Wagio (1953), une descendante d'engagés sous contrat de Java, issue de la deuxième génération née sur le territoire. Tous les membres de la communauté de cette génération se marient entre eux, et tous parlent ainsi javanais. À la génération suivante, la mienne, le métissage devient courant, tout comme la perte de la langue, "pour mieux réussir à l'école", dit-on alors. Mon histoire familiale a été marquée par le décès précoce de mes grands-pères et, surtout, le silence de mes grands-mères. J'ai donc décidé de mener une quête sur mes origines. Avec obstination et constance, j'ai souhaité mettre en lumière la rude existence des Javanais recrutés sous le régime de l'engagement pour les besoins de la Nouvelle-Calédonie (travaux agricoles, domestiques et miniers). Mes recherches, accumulées au fil de mon cursus universitaire en histoire, ont été publiées dans un livre en 2014, Orang kontrak. Cet ouvrage retrace un chapitre de mon histoire, l'implantation de la diaspora indonésienne sur le territoire et un pan du passé de la Nouvelle-Calédonie. » **Catherine Adi**

Mariage de ma tante Marie Adi et de Sardi Sarengat en 1953, à Hienghène  
Ma tante Marie n'est pas venue à Nouméa dire au revoir à sa famille, qui a embarqué pour Jakarta sur le Skaubryn, le 27 août 1953. Il s'agissait pour tous d'un départ définitif.



Mes arrière-grands-parents retournent au pays avec une économie de 100 000 francs et un pécule de 2 739 francs, somme qui leur permet de redémarrer une nouvelle vie à Jakarta. Mes grands-parents, eux, ne disposent que de 1 115 francs. Ils vont donc intégrer le programme de transmigration du gouvernement indonésien et débiter une nouvelle vie à Sumatra, dans le petit village de Totokaton, rebaptisé Blok Calédonie. Tout couple y reçoit une parcelle de deux hectares : 1,25 ha de rizières et 0,75 ha pour construire une maison et établir un potager. Avec leurs cinq enfants, ils doivent tout recommencer à zéro, dans un environnement hostile entre forêt vierge et serpents.



Cousinade en 2010  
Aujourd'hui, issus des cinq enfants du couple Kasimin-Towidjojo, nous sommes une foultitude : pas loin de 200 personnes vivant principalement en Nouvelle-Calédonie, mais aussi à Tahiti, en Nouvelle-Zélande et en Estonie.

19022  
2021

# FAMILLE DJOEMADI

« Mon grand-père naît en 1898 à Bandung, une des grandes villes de Java. Il arrive en Nouvelle-Calédonie en 1922, sous le nom de **Djoemadi** (1898-1943). En réalité, il s'appelle Wiradinata, mais il a dû changer d'identité, afin de pouvoir embarquer en tant que travailleur volontaire sans être inquiété, car il est recherché par l'administration hollandaise. En arrivant, il travaille à la Société du chalandage. Puis, en 1929, il épouse **Rusty Anewi** (1915-1956), une "Niaouli" d'origine sundanaise comme lui. Ils habitent au cantonnement des Trois poteaux, où se trouve aujourd'hui le monument américain. C'est là qu'ils élèvent leurs six enfants, à qui ils donnent des prénoms musulmans, religion de mon grand-père. Mon père s'appelle ainsi Amry (1931-2010), ce qui veut dire "celui qui gouverne". En 1950, il épouse Zasmi Kartotaroeno (1922-2009), une "Niaouli" de Voh, et de leur union naissent trois fils : moi, Ary (1954), Antony et Amsy. Dans la famille, les prénoms des garçons commencent par un A et se terminent par un Y, tandis que ceux des filles débutent et finissent par un A.



L'équipe de football, les Gaïacs  
On reconnaît mon père (debout, 2<sup>e</sup> à gauche), le docteur Darjana (debout, 2<sup>e</sup> à droite) et Jean Wasman (accroupi, 1<sup>er</sup> à gauche).



Mon grand-père Djoemadi



Ma grand-mère Rusty Anewi

Comme mon grand-père, qui décède en 1943 dans une explosion au "Nickel", mon père effectue presque tout son parcours professionnel à Doniambo. Rentré comme manœuvre, il deviendra agent de maîtrise. Grand footballeur, il crée, dans les années 1960, les Gaïacs, une équipe de joueurs javanais. Mais il fait également partie du club de l'Olympique. Il s'investit dans la société calédonienne, notamment en étant conseiller municipal au Mont-Dore de 1977 à 1981, puis maire adjoint. C'est à cette époque qu'il devient directeur de la première Caisse des écoles de la commune. Une fois sa carrière terminée, il souhaite accomplir une dernière chose : aider les retraités javanais, qui subsistent péniblement avec les 25 000 francs qui leur sont versés. Il crée alors Perpindo, l'association des travailleurs retraités indonésiens. Celle-ci aide ceux qui le souhaitent à retourner en Indonésie, où ils peuvent vivre plus aisément avec une telle somme. Je suis fier de mon père, dont je suis l'aîné. J'ai quitté l'école à 16 ans, pour rentrer dans la vie active. C'était le début des années 1970, la fin du boom, et il était alors facile de trouver du travail. J'ai d'abord été embauché par l'entreprise Citra, puis je suis rentré dans l'Éducation nationale. En 1975, j'ai épousé Jeanne Bikin (1958), une "Niaouli", qui m'a donné trois enfants auxquels se sont joints deux enfants adoptés. Aujourd'hui, je suis un heureux arrière-grand-père à la retraite, fier de voir que la nouvelle génération Djoemadi est riche de son métissage. »

**Ary Djoemadi**



Mon père, lors d'un mariage, aux côtés de Nidoish Hnaisseline



Ma mère, Zasmi Kartotaroeno et mon père, Amry,



Mon père, lors de son mandat de maire-adjoint au Mont-Dore



Ary

1916  
2021

# FAMILLE MAGI

« Ma grand-mère, **Sainem Sonokromo** (1893-1961), débarque du Pacifique en novembre 1916, pour travailler sous contrat en qualité de domestique. Ce n'est qu'en 1927 qu'elle obtient la résidence libre. Elle épouse **Tamin**, matricule 263, avec qui elle a six enfants. Tous se marieront avec des Javanais. En 1953, mes grands-parents choisissent de rentrer au pays en compagnie de leurs enfants, à l'exception de leur fils aîné, qui a déjà fait sa vie sur le Caillou. Mais, trois ans plus tard, ma grand-mère revient avec sa benjamine, **Sinah** (1933-1993), ma mère. C'est mon père, ami du grand frère de ma mère, qui paie les billets retour.

Mon père, **Magi** (1910-2000), né à Tambak en 1910, arrive en Nouvelle-Calédonie en 1935. Il est tout de suite embauché comme ouvrier agricole chez Hémion, à Dumbéa. Cinq ans plus tard, il est engagé chez Augustin Déméné, à Nouméa. Bien que les contrats soient abrogés, il doit rester jusqu'en 1950, année où il se trouve chez Fontaine. Depuis 1947, il a son permis de conduire, bien utile pour entrer, en novembre 1951, comme mécanicien aux Messageries automobiles. Magi épouse ma mère le 23 novembre 1956. C'est à cette époque qu'il ouvre un garage dans les dépendances de l'Hôtel du Pacifique, où je ferai mes premiers pas. Né le 25 avril 1957, je suis l'aîné d'une fratrie de six enfants. Nous déménageons rapidement à Magenta, au lotissement Tran Biche Kang (Green Valley aujourd'hui). Mon père installe alors son nouvel atelier à l'enseigne "mécanique-tôlerie-peinture" à la Vallée-des-Colons. Puis il transforme le dock en une villa sur deux niveaux : le garage au rez-de-chaussée, notre habitation à l'étage, que nous investissons en 1967.

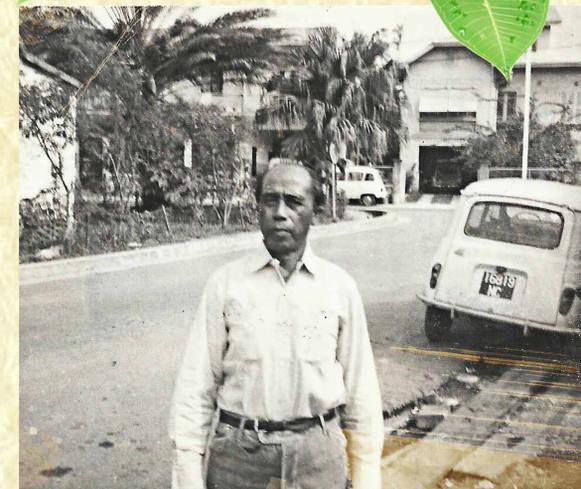


Dans la cour de l'Hôtel du Pacifique, 1957  
Au premier plan : ma grand-mère, Sainem, ma cousine Mamone et sa mère, Simah  
En arrière-plan : ma mère, Sinah, me tenant dans ses bras et Danièle Kourou

Mon grand-père,  
Tamin, 1916



Mon père, Magi, vers 1940



Mon père devant son garage, à la Vallée-des-Colons, années 1970



Magi et Sinah avec leurs  
enfants Marcel, Marceline,  
Marie-Josée, Éric et René-Max,  
1987



Marie-Josée, moi, Marceline  
et Éric, lors de la remise  
des prix, 1967



Cérémonie pour ma circoncision  
De gauche à droite, derrière moi : ma mère, mon père,  
Mme Siam Simoeh (une danseuse et chanteuse traditionnelle)  
et mon oncle Samian Tamin

À la maison, nous parlons le javanais ainsi que le français, que mon père ne maîtrise pas totalement. Il s'est formé en lisant La France australe. Ma mère, née à Négropo, où elle a été à l'école jusqu'au certificat d'études, parle le français couramment et l'écrit aisément. C'est elle qui fait les devis et le suivi administratif du garage. Nous fréquentons beaucoup la communauté javanaise, notamment à l'occasion des fêtes, où tout le monde est invité. Il y a beaucoup d'entraide. Lors des mariages, il y a toujours deux soirées : l'une, moderne, avec le twist et le rock, et l'autre, traditionnelle, avec le gamelan.

Séduit par mes enseignants, je choisis d'être professeur. J'entre ainsi à l'École normale en 1978, nos finances ne me permettant pas de poursuivre des études en France. En 1981, je suis affecté à un CP de l'école communale de Païta. Mon deuxième poste est à l'ALEP de Poindimié, où j'exerce de 1983 à 1987 en tant que professeur d'enseignement général de collège. Nous sommes alors en plein dans les Événements. Cela ne nous empêche pas de créer, en 1984, l'Association des jeunes Indonésiens de Poindimié et de leurs amis. Je poursuis ma carrière comme professeur de lycée professionnel à l'ALP de Dumbéa de 1988 à 1996, puis à celle de Montravel de 1997 à 1999, et enfin à celle de la Vallée-du-Tir de 1999 à 2010.

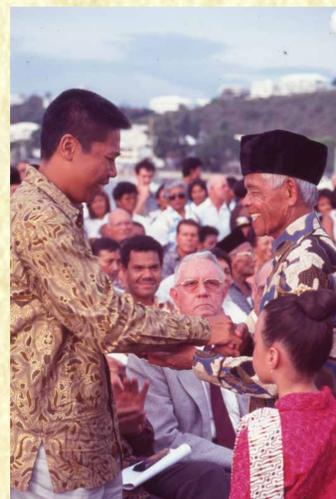
En tant que professeur de français et d'histoire, je suis requis dans la commission "histoire" par le Comité du centenaire, qui s'est constitué en 1994 et dont je deviens le président l'année suivante. Organisation exaltante, mais complexe. C'est un détonateur pour toute notre communauté.

Je fais partie de la diaspora javanaise qui se réunit tous les deux ans à Jogjakarta. Je m'y rends en 2017 et 2019. En 2018, j'organise une cousinade Tamin, où nous nous retrouvons à près de 300. Un an plus tard, je vais à Bukit Timur, à Sumatra, pour y associer nos cousins rentrés en Indonésie et n'ayant pu revenir en Nouvelle-Calédonie. » **Marcel Magi**



Ma classe à l'école Taragnat, 1966

Je suis allé tout d'abord à l'école de la Vallée-du-Tir, puis à celle de la rue Taragnat - Candide-Koch -, avant d'intégrer le collège Baudoux, puis le lycée Lapérouse. Merci à l'école de la République, qui m'a offert la chance et l'opportunité d'acquérir des connaissances pour avancer dans la vie.



Lors de l'inauguration de  
la stèle, M. Simoeh, doyen  
de la communauté, me  
demande de continuer le  
travail de mémoire, 1996  
Nous nous sommes  
serrés les coudes et  
avons pu inaugurer une  
stèle commémorative  
au Vallon-du-Gaz, le  
16 février 1996, et une  
exposition à caractère  
historique au musée  
de la Nouvelle-Calédonie,  
qui a reçu 7 500 visiteurs  
en un mois !

Photo de la cousinade, 2018, coll. Les Nouvelles calédoniennes  
Nous étions nombreux et, bien sûr, de noms différents : Amiell,  
Barri, Boucher, Dupuy, Gaïa, Jorge, Konon, Kromopawiro, Le  
Garec, Le Pironnec, Magi, Naran, Ouairimin, Partodikroma,  
Sakiman, Sakrip, Sadimoen, Sarwan, Tamin, Tranvanne ou Wahoo.  
Certains jeunes étaient dans la même classe, sans savoir qu'ils  
étaient parents.

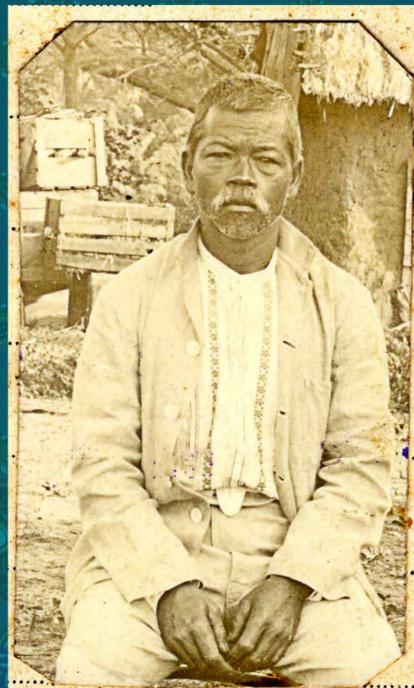


1901  
2021

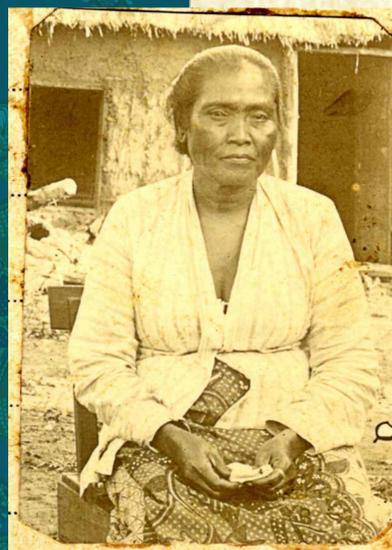
# FAMILLE MITCHAM



Mon arrière-grand-père, Mitcham, entouré de ses filles issues d'un premier mariage. Natinem est à droite



Mon arrière-grand-père Mitcham



Mon arrière-grand-mère Mbak Wonodikromo



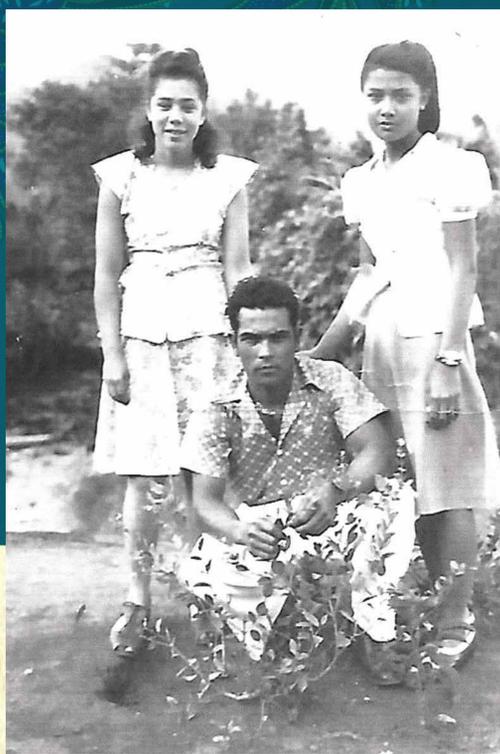
Assec, ma grand-mère, femme de Kauman



Avec ma tante Hélène (1937) qui m'a élevée



Mes parents, Félicien et Gisèle



Henri, un frère de mon grand-père installé à Paagoumène. D'autres vont vivre à Ouvéa et Nouméa.



Avec mes frères et sœurs



Avec mon mari et mes enfants

« Mon arrière-grand-père, **Mitcham**, originaire de Java, débarque en Nouvelle-Calédonie le 30 novembre 1901. Il reçoit le matricule 495. Après 25 ans de travail sous contrat, il obtient la résidence libre le 20 septembre 1926 et s'établit à Koné, où il décédera en 1955. D'un premier mariage, Mitcham a deux filles, dont l'une, Natinem, se marie avec un gendarme et part en France. Ce n'est qu'en 2018 que nous renouons le lien avec cette branche familiale.

En secondes noces, Mitcham épouse **Mbak Wonodikromo** (1876-1961), mon arrière-grand-mère. Elle est arrivée de Java en 1911 et répond au matricule 1155. De leur union naissent sept enfants, parmi lesquels mon grand-père, Kauman (1911-1954). Mais le service de l'immigration inverse ses nom et prénom, aussi est-il inscrit sur les registres comme Mitcham Kauman. C'est ainsi que nous avons perdu le patronyme de notre ancêtre. Quant au nom de Kauman, il disparaîtra au profit de Kesman lorsque mon grand-père le fera franciser.

Kauman est boulanger. Dans les années 1930, il prend pour femme Assec (1912-2004), une Javanaise née à Koné, qui lui donne onze enfants, dont ma mère, Gisèle (1943-1998). En 1963, cette dernière épouse Félicien Simin (1939-2001), un Mélanésien métissé javanais, avec qui elle a neuf enfants. Tous voient le jour à Koné, à l'exception des jumeaux, qui ont besoin d'une assistance médicale à l'hôpital, à Koumac. Comme je suis l'aînée d'une grande fratrie et leur première petite-fille, mes grands-parents me gardent et m'élèvent ; je suis donc ma scolarité à Koné et Koumac. Mes parents, eux, vont s'installer à Népoui. Mon père travaille à la mine, tandis que ma mère est cantinière à l'école de la commune. Pour mon entrée au secondaire, il me faut rejoindre Nouméa, où je fais par la suite mes études d'infirmière. C'est là que je rencontre Giuseppe De lure (1954), un métis italo-indonésien. Son père est venu lors du boom du nickel, afin de travailler à la mine de Tiébaghi.

Nous avons trois enfants et deux petits-enfants, le troisième étant attendu prochainement. Jusqu'à ma génération, la quatrième, nous parlons tous javanais ; les deux dernières ont perdu la langue, d'autant que mes petits-enfants vivent en Australie. La lignée de Mitcham et Mbak Wonodikromo s'est enrichie de nombreux métissages, mélanésien, italien, vietnamien, africain et allemand, et nous sommes aujourd'hui plus de 90 à en être issus, heureux de contribuer à l'avenir de notre Caillou. » **Doriane De lure**

1922  
2021

# FAMILLE SOMOHAMAD-PANATTE

« Originaires de Java central, mes grands-parents maternels **Somohamad** arrivent en 1922 pour la culture du café. Ils habitent successivement à Poindimié, Touho, puis Hienghène, tandis que la famille s'agrandit de sept enfants. En 1953, tous repartent en Indonésie, à l'exception de ma mère, **Sainam**, et de l'une de ses sœurs.

Ma mère est née en 1931 à Touho, tout comme mon père, **Saimin**, quatre ans plus tôt. Celui-ci est le fils d'une Javanaise, mère célibataire, qui vit chez Panatte. Ce dernier adopte l'enfant et lui donne son nom. Ma mère n'a que 13 ans quand on la marie, en 1945, à **Saimin Panatte**. Aussi sont-ils encore tout jeunes lorsque ma sœur aînée, **Marcinam**, naît l'année suivante à Vieux Touho. Mon frère **Sarimin** voit le jour en 1948 – et décède à l'âge de 6 ans –, ma sœur **Marlène** en 1950, puis ma sœur **Sakem** en 1952, laquelle ne vivra que neuf jours. Je viens au monde le 7 novembre 1953 à Hienghène, où mes parents demeurent, chez les **Alquier**. Mon père est employé aux travaux publics, mais, en 1954, il décide d'aller s'installer à Nouméa. Est-ce à cause de ma venue ? Je découvrirai, 55 ans plus tard, que mon père n'est pas mon géniteur. C'est au cours d'un repas, en 2008, qu'un des convives me lance : « Ton cousin **Bernard Alquier**... » « Mais pourquoi serait-il mon cousin ? », lui demandé-je. « Parce que tu es un fils **Alquier** », me rétorque-t-il. **Pierrette Alquier** me confirme par la suite que je suis l'enfant de **Robert Alquier**, dit **Bob**, son oncle. Tout le monde semble le savoir, sauf moi ! Je vais mettre plus d'un an pour en avoir confirmation auprès de ma mère.



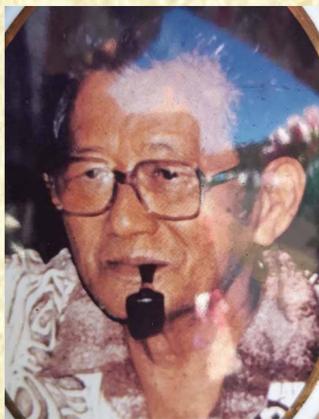
Avec mes parents et mes sœurs, vers 1960



Avec les Pacific Boys au Majestic, fin 1970

En 1977, je me marie avec **Gisèle**. Mais, tout comme mon géniteur, j'ai un goût prononcé pour les jolies filles, nombreuses au **Majestic**. Ma femme n'a pas eu une vie facile. En 1983, elle me donne une fille, **Olivia-Manissa**, et la même année, **Françoise** met au monde mon fils, **Gaël**, que je reconnais. Puis **Gisèle** et moi avons un garçon, **Hugo-Ardi**, en 1991.

J'ai eu une éducation à l'indonésienne ; nous parlions javanais à la maison. En 1980, j'ai voulu connaître cette famille, notamment ma grand-mère, qui vivait depuis 1953 à Sumatra, à **Totokaton (Blok Kaledoni)**. Puis j'y suis retourné plusieurs fois. La dernière, c'était un an après le décès de ma mère. Il me fallait accomplir les gestes coutumiers. Les parents, il n'y a rien de plus précieux. J'ai toujours suivi les rituels d'offrande du rite bouddhiste, hindouiste-musulman, mais, à la Pentecôte, j'ai choisi d'embrasser la religion catholique et de me faire baptiser. En 1995, au décès de mon père, j'ai composé la chanson **Cent ans déjà**, et elle a été retenue pour commémorer, en 1996, le centenaire de l'arrivée des Indonésiens en Nouvelle-Calédonie. L'identité, pour moi, c'est essentiel. Je vis mieux depuis que je connais ma filiation. Mais qu'en sera-t-il de nos enfants, qui ne parlent pas javanais ? » **Ardi Panatte**



Le vieux Panatte



Avec ma grand-mère Somohamad, en Indonésie



Mme Brian Robert O'Connor née Victoire Régina Bonnardot

Mon père biologique, **Bob Alquier**, je me souviens de l'avoir rencontré une seule fois. C'était en 1974, j'avais 22 ans. Je me suis arrêté pour faire le plein d'essence à Hienghène, et c'est lui qui m'a servi. Il m'a entretenu pendant plus d'une heure. Quel homme, je me suis dit, quelle ouverture d'esprit ! Lui devait m'avoir reconnu, moi, je ne voyais qu'un inconnu.



Mes premières années de musicien

Les frères **Alquier** font partie du village de **Hienghène**. **Bob**, l'un des membres fondateurs de l'**UC**, est proche de **Tjibaou** et du père **Rouel**, tandis que son frère, **Pierre**, dit **Maître Pierre**, n'est pas du même bord. Ce sont les fils de **Pierre François Alquier**, originaire de l'**Aude**, venu comme marin en 1909, et de **Louise O'Connor**. La famille de cette dernière est arrivée au début des années 1860 dans la colonie, en provenance d'Irlande via l'**Australie** du côté paternel, et par le biais de la **Pénitencière** pour la branche maternelle, les **Bonnardot**.

En 1953, mon père biologique veille sur moi, de loin. Quand il descend à **Nouméa**, il vient me voir, pendant que mon père, **Saimin**, est au travail. Ce dernier n'ignore pas la situation, mais il me considère pourtant comme son fils : « Je l'adore », a-t-il toujours dit à ses amis. D'ailleurs, mon papa, c'est lui, **Saimin Panatte**, cet homme exceptionnel.

Je grandis donc à **Nouméa**, au **Faubourg-Blanchot**, et fais mes études primaires à **Paul-Boyer**. Vers mes 12 ans, nous déménageons au 6<sup>e</sup> Km, où mes parents ont acheté un terrain. À leur grand désespoir, je me dirige vite vers une branche technique, afin d'avoir plus de temps à consacrer à la musique. Les **Tahitiens** du quartier m'ont appris à jouer. Ainsi, à 15 ans, j'entre dans l'orchestre des **Météors**. Nous jouons de la variété, et avec ce que je gagne, j'achète du matériel. Puis je change de registre et de groupe : pop avec **Last Souls**, rock avec **Union**. À 21 ans, j'intègre les **Pacific Boys**. Nous animons les soirées du **Majestic**, où je commence à chanter. Côté job, après six années de mécanique, je rentre dans les assurances, où je vais faire carrière.



J'ai aussi le bonheur d'avoir un petit-fils, **Marius**, et une petite-fille, **Heather**.

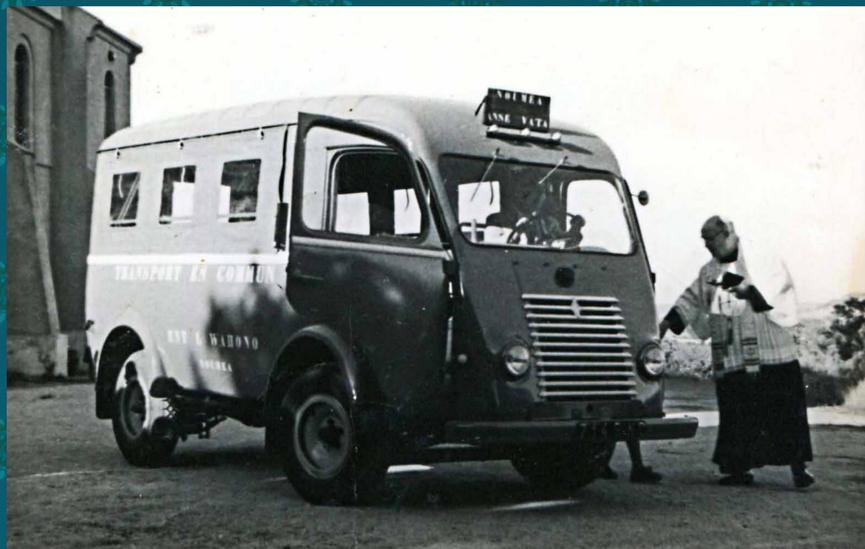


Avec mes enfants

1936  
2021

# FAMILLE WAHONO

Bénédiction  
du baby car  
de mon père



Avec mes parents  
et mon petit frère  
Augustin, années 1963

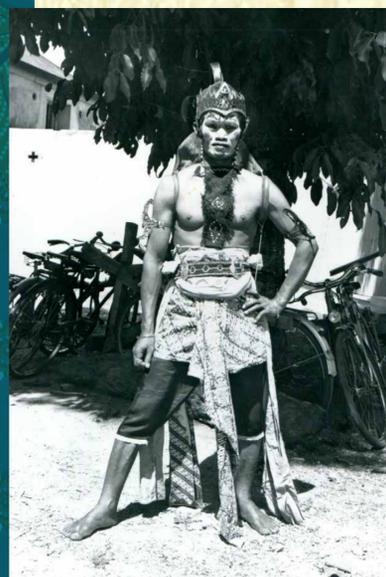


Avec ma mère et mon petit frère  
Marie-Louis, 1968



Dans l'épicerie de ma mère à Houaïlou

« Lorsque mon père, **Wahono** (1911-1990), se convertit au catholicisme, c'est un terrible affront pour sa famille, de religion musulmane. Renié, menacé de mort, il n'a plus qu'une solution : fuir. C'est ainsi qu'il embarque en 1936 pour la Nouvelle-Calédonie, où vit l'un de ses oncles. Wahono sait lire et écrire, aussi fait-il office, en quelque sorte, d'écrivain public pour la communauté javanaise de la côte Est. Les missionnaires profitent de son entrain de nouveau converti pour évangéliser les engagés javanais. Mon père multiplie les petits boulots, afin de subsister. De retour à Nouméa, il est embauché à la SLN, puis chez Ballande, avant de se lancer à son compte, après-guerre, dans les transports. Il récupère un baby-car, puis deux, puis trois, et s'associe avec Jean Brun, un voisin de la Vallée-des-Colons, pour l'achat d'un bus Citroën, puis acquiert un car Huno. Un neveu arrive d'Indonésie - ainsi que deux petites nièces - travaille avec lui. Les ressentiments familiaux à l'égard de Wahono se sont estompés ; il retourne même à Java en 1957. Il y rencontre **Soeharni** (1931), qu'il épouse et ramène avec lui en Nouvelle-Calédonie en 1959. La période est difficile pour tous deux. La société de transport, mal gérée durant l'absence de mon père, fait faillite. Il devient alors chauffeur de bus, puis chauffeur de maître pour le procureur. Quant à Soeharni, qui avait coutume d'être entourée de personnel à son service, la voici seule à devoir cuisiner, nettoyer et soutenir le foyer. C'est en 1960 que moi, Johannes, je viens au monde, suivi d'Augustin (1962-1965) et de Marie-Louis (1964-1980).



Mon père  
ou l'un de ses amis  
Ils se produisaient une fois  
par an dans la salle près  
de la cathédrale.



À mes débuts

En 1965, la fièvre du nickel fait rêver. La famille part s'installer à Houaïlou, où mon père a trouvé un emploi de chauffeur de car à la société de roulage Meunier-Malignon pour les employés de la SLN. Puis de 1968 à 1984, il est taximan avec une flotte de cinq voitures. Je vais donc à l'école de la mission de Nindia, avant de rejoindre les cours de la FELP, en tribu. Pour tuer mon ennui, je commence à dessiner. En 1977, je pars m'installer à Nouméa. On me surnomme le Kanak javanais, à cause de mon accent et de ma maîtrise de la langue ajië. C'est sans compter les deux ou trois dialectes javanais que nous parlons à la maison. Sans bac ni moyens financiers suffisants, le vice-rectorat ne peut m'offrir aucune formation artistique. Il n'est pas simple alors de trouver un débouché dans le dessin, du haut de mes 17 ans. C'est ainsi que je me lance seul et organise une exposition : la première des 42 qui jalonnent ma carrière, soit une chaque année, sauf en 1980. Je prends quelques cours chez Franck Fay, l'abstrait me séduisant à l'époque - comme il me séduit toujours. Mais c'est un fiasco ! Le public calédonien n'apprécie pas. Je me tourne alors vers le réalisme : photographique dans mes peintures, précis pour les illustrations scientifiques, total pour les dessins d'assises que j'honore pendant 31 ans, analytique pour les Grosses têtes publiées dans les Nouvelles calédoniennes, que je produis de 1983 à 2009, et autres dessins humoristiques. Tout comme je suis un artiste autodidacte, je deviens cameraman par moi-même. Un hobby de mon père, qui filmait pour les missionnaires. Cela m'a mené dans nombre d'expéditions à différents points de la planète. Mes parents reviennent au 6<sup>e</sup> Km en 1984, quand la Brousse se vide. Ma mère prend en main la station de taxi, mon père ayant une santé fragile. Deux ans après, ils font venir dans notre paradis calédonien un beau-frère, Joseph Hadiwardoyo, avec sa famille. Puis, en 1992, je rencontre Françoise Achard, avec qui j'ai, quatre ans plus tard, une petite Cécile (1996). Cette dernière poursuit aujourd'hui ses études en France. Où posera-t-elle son sac ? » **Johannes Wahono**



Le premier conseil d'administration de l'Association Indonésienne de Nouvelle-Calédonie, 1984

De gauche à droite : Djintar Tambunan (de dos), Jean-Claude Sanmarso, moi-même, Soekirno Darjana, Marie-Jo Siban, Juliette Sabeni, Soudar Mardji, Daldiri Daldiri et Ardy Panatte



Avec Françoise et Cécile

1910  
2021

# FAMILLE TIMAN



Mon arrière-grand-père, Wonoredjo, avec sa femme et Ngati et Warsi, les cousines de mon père

Ma grand-mère paternelle, Thérèse Lokium Wonoredjo



Kasinem, mon arrière-grand-mère maternelle, et son second mari, M. Kabar  
Le père de ma mère, Victor Testard, est métis : sa mère est javanaise.



Mon père Roger avec son grand-père Wonoredjo à Jakarta



Mon grand-père, Victor Testard



Mon père au foyer indonésien (au centre avec la chemise batik beige), lors des 10 ans de l'AINC à Ko We Kara



Mon père tenant le stand des petits chevaux, lors d'une fête au foyer indonésien. Ma mère (cachée par mon père) préparait les tickets que je vendais.



Mon mariage en Indonésie, 1999



Nos fils, Jay-Sani (2001) et Joany-Satria (2006), qui excellent aussi bien en musique traditionnelle que moderne, dans les arts martiaux et la danse.

« Dans les années 1910, mon arrière-grand-père, **Wonoredjo**, vient pour travailler sous contrat. Il reçoit le matricule 3349, avant d'être engagé dans des plantations de café à La Foa et probablement à Pouébo, où sa fille **Thérèse Lokium Wonoredjo** naît en 1918. Cette dernière épouse **Timan**, matricule 8000, un Javanais employé chez Paul Bérardi, à La Foa. Ils ont un fils, Roger, mon père, qui voit le jour en 1936. Mais le couple se sépare, et Thérèse se remarie avec M. Siret. Roger est alors élevé par ses grands-parents maternels, son père ne pouvant l'assumer. Il va à l'école à Farino, où il apprend à lire, écrire et parler le français. Il étudie jusqu'au certificat d'études primaires, puis est rapidement envoyé à la collecte du café. Quand il obtient la résidence libre, mon arrière-grand-père devient cordonnier. Mais, à l'avènement de l'indépendance de l'Indonésie, la famille souhaite repartir. Wonoredjo, sa femme (matricule 3559), Timan et son fils Roger embarquent ainsi en août 1953 à bord du Skaubryn. Comme la plupart des Javanais rentrant au pays, ils subissent à leur arrivée la politique de transmigration et sont dirigés vers le village de Totokaton, plus connu sous le nom de Blok Kaledoni, sur l'île de Sumatra. Roger regagne toutefois Djakarta, pour travailler à la Bank of Indonesia, puis comme interprète à l'ambassade de France et enfin pour les sociétés françaises La Citra et Degrémont, où il a l'occasion de rencontrer Sukarno, le premier président de l'Indonésie, un moment fort de sa vie. Cependant, en 1961, il décide de revenir sur le Caillou et trouve un travail dans l'usine de café de M. Lacourt, à La Foa. Il prend alors la nationalité française et est très vite appelé sous les drapeaux, mais, trop âgé, il est réformé au bout de quatre jours. Il entre à l'agence Alma comme vendeur pour le concessionnaire Citroën. En 1967, il devient conducteur d'engin à la société Le Chalandage, où il finira sa carrière en tant que chef acconier. Roger rencontre Éveline Testard (1937), fille d'un métis franco-indonésien et d'une Bretonne nommée Le Pironnec. Éveline a déjà trois enfants. En 1974, l'année qui suit ma naissance, mes parents s'installent au 6<sup>e</sup> Km. Je vais donc fréquenter les écoles publiques du quartier. Ma mère, qui travaille à Johnston, est souvent sollicitée par des Javanais qui n'arrivent pas à se faire comprendre. Mon père, quant à lui, a toujours été très impliqué au sein de la communauté javanaise, que ce soit au foyer de Magenta, construit en 1969, ou à celui de Robinson, à partir de 1975. Pendant 20 ans, il est membre du conseil d'administration de l'association Persatuan Masyarakat Indonesia dan Keturunannya, plus communément appelée Association indonésienne de Nouvelle-Calédonie (AINC) créée en 1984. Mon baccalauréat en poche, il m'encourage à poursuivre mes études en BTS de comptabilité. Je suis ainsi embauché au service financier du centre culturel Tjibaou en 1998, année de son ouverture. C'est à cette période que je fais la connaissance, au foyer indonésien, de Sherly, chanteuse d'un groupe venu participer à des événements culturels organisés par la communauté. Nous nous retrouvons en octobre 1999, en Indonésie, où nous nous marions selon la tradition. Cette même année, je rentre au bureau de l'association : mon identité m'interpelle depuis la célébration du centenaire de la présence indonésienne en Nouvelle-Calédonie en 1996, durant laquelle j'ai été guide de l'exposition historique. J'en suis le trésorier de 2000 à 2012, puis le vice-président, avant d'en prendre la présidence en 2015. Mon projet est d'y développer une certaine réappropriation de cette culture indo-javanaise délaissée et oubliée, par le biais de l'enseignement de la langue, de la cuisine, du batik, des arts martiaux ou encore de la musique, si essentielle dans notre société indonésienne. »

**Thierry Timan**

1915  
2021

# FAMILLE KARNADI

« De mes quatre grands-parents, seul mon grand-père paternel, **Amat Karnadi** (1898-1967), a vu le jour en Indonésie, les trois autres étant natifs de Hienghène. Celui-ci n'a que 17 ans lorsqu'il rencontre, à Java, un homme qui lui propose une embauche à un salaire très alléchant. Persuadé qu'il s'agit d'un emploi dans les environs, il se laisse séduire, mais il se retrouve à bord d'un bateau en partance pour une destination inconnue. Il comprend, toutefois un peu tard, qu'il ne reverra jamais plus ses parents. Pour lui, c'est un réel enlèvement. Arrivé en Nouvelle-Calédonie vers 1915, il est envoyé, avec trois compatriotes, dans une propriété d'élevage et d'exploitation de coprah sur l'île de Balabio. Au bout de deux ans, il s'enfuit, ne supportant plus d'être maltraité par le contremaître. Arrêté, il est entendu à la gendarmerie de Ouégoa, le cuisinier indochinois du gendarme lui servant d'interprète. Pour sa plus grande chance, l'agent, particulièrement bienveillant, résilie le contrat de cinq ans qui le lie au patron de Balabio. Amat travaille alors comme jardinier à Arama, avant de rejoindre Ouégoa, Pouébo, Tao et enfin Hienghène, dans les années 1920. Il effectue différentes tâches à chaque étape et économise ainsi suffisamment pour devenir résident libre. Après avoir eu une fille avec une première femme, il rencontre ma grand-mère, **Sania Amihine** (1912-2011), qui lui donnera cinq enfants. Le couple loue un terrain de 50 hectares à la famille Lapetite, pour y planter du riz et des caféiers.



Ma première affectation à l'école publique de Hienghène, en 1972, à tout juste 20 ans. Mon métier a été une passion. Aujourd'hui, je continue à transmettre en tant que président de l'amicale indonésienne de Païta.



Notre maison, construite de nos propres mains sur la propriété de 280 hectares. Nous avons dû l'abandonner en 1984, pour nous installer dans le Grand Nouméa.



Avec mes frères et sœurs

De gauche à droite : Marcel (1950), moi, Ronald (1951), Sylvia (1953), Sonia (1954), Yannick (1955), Yolina (1957), Olivia (1959), Serge (1960), Jocelyn (1963) et Joël (1974)

Nous avons tous des conjoints issus de différentes communautés. Certains vivent sur le Caillou, d'autres en France.



Avec mon épouse, Raymonde, et nos enfants, Mike, Rodrigue et Romina

À la fin des années 1960, nous obtenons la nationalité française. Nos conditions de vie s'améliorent, notamment grâce aux allocations familiales. Plusieurs d'entre nous choisissent la filière de l'enseignement, sans doute influencés par les Gayon, professeurs et grands amis de nos parents. Il faut reconnaître qu'à l'instar de notre père, nous avons tous réussi à l'école. Au grand dam de la directrice, certains ont dû arrêter leur scolarité au certificat d'études primaires pour travailler. Une partie de leur salaire a alors permis aux suivants de poursuivre des études. Deux ont ainsi décroché leur BEPC, et cinq leur baccalauréat. » **Ronald Karnadi**



Mon grand-père paternel, Amat Karnadi. Mes grands-parents ont eu cinq enfants : Gina (1929-2004), Sarimen (1930), Soupar (1932-1992), Seti (1934) et Rosiem (1935).

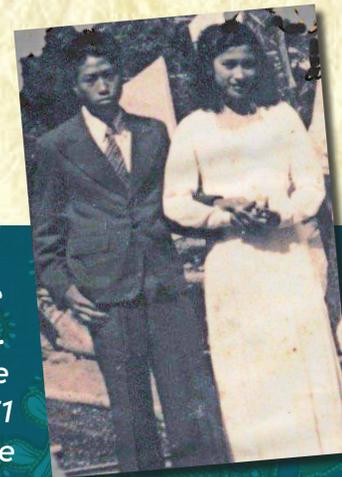


Ma grand-mère paternelle, Sania Amihine

Son père, Amihine, est arrivé en 1896, et sa mère, Parijem, en 1897. Ils se sont installés à Hienghène, où ils ont vécu jusqu'à plus de 100 ans. L'aînée de leurs huit enfants est décédée à 102 ans, et une autre des filles à 103 ans. En 1960, le couple Amihine comptait déjà 250 descendants.



Ma mère (au 1<sup>er</sup> plan) dans la classe de M. Legoll, que j'ai eu comme professeur de français au lycée Lapérouse en 1964



Le mariage de mes parents, Sarimen Karnadi et Kartini Karman, 1949

C'est là que mon père, Sarimen, naît en 1930. Il fréquente les enfants Lapetite, ce qui lui permet de parler français. Sur les conseils de l'un d'eux, il entre à l'école communale en août 1937. Il fait alors quatre mois de CP et passe en CE1 l'année suivante. À cette époque, il n'y a qu'une seule classe où tous les niveaux sont réunis. Aussi, pour se soulager, la maîtresse confie-t-elle à Sarimen les élèves de CP deux jours par semaine, bien qu'il ne soit qu'en cours moyen. Mais, malgré ses excellentes notes, le jeune garçon ne peut, en tant que Javanais, briguer le certificat d'études primaires. Il quitte donc l'école à l'âge de 12 ans et aide ses parents. Cependant, en face du domicile familial se trouve une entreprise de chalandage où son ancien instituteur travaille comme comptable. Ce dernier, venant à être muté, conseille au patron de prendre Sarimen pour le remplacer. À 14 ans, mon père devient ainsi comptable. En 1945, il est nommé chef d'équipage, contrôleur des marchandises transportées, avant de démissionner trois ans plus tard. En 1949, il épouse Kartini Karman. Je suis le cadet des 10 enfants qui naîtront de cette union. La vie est rude. N'ayant pas la nationalité française, nous ne pouvons prétendre aux allocations familiales ou aux bourses scolaires. Quant à mon père, il ne gagne que 100 francs par jour en tant que manœuvre, comme ses collègues kanak, alors que les Européens touchent 180 francs. Aussi décide-t-il de prendre une caférie en métayage. Même si un tiers des bénéfices revient au propriétaire et que le travail est ardu, il est son propre patron. Pour subvenir aux besoins quotidiens de la famille, il développe des cultures vivrières et élève des volailles ainsi que des cochons. Il conçoit également des meubles pour les vendre, fait fonction de taxi ou emmène les touristes sur les îlots avec le bateau qu'il a construit. Quant à nous, les enfants, nous allons à l'école, mais nous aidons nos parents dès que notre emploi du temps nous le permet, c'est-à-dire le jeudi, le samedi et durant les vacances trimestrielles.



Mes parents avec quelques-unes de leurs petites-filles. Ils ont aujourd'hui 15 petits-enfants et 10 arrière-petits-enfants.

1938  
2021

# FAMILLE SIBAN

Mon père,  
Kramawirana,  
et ma belle  
mère

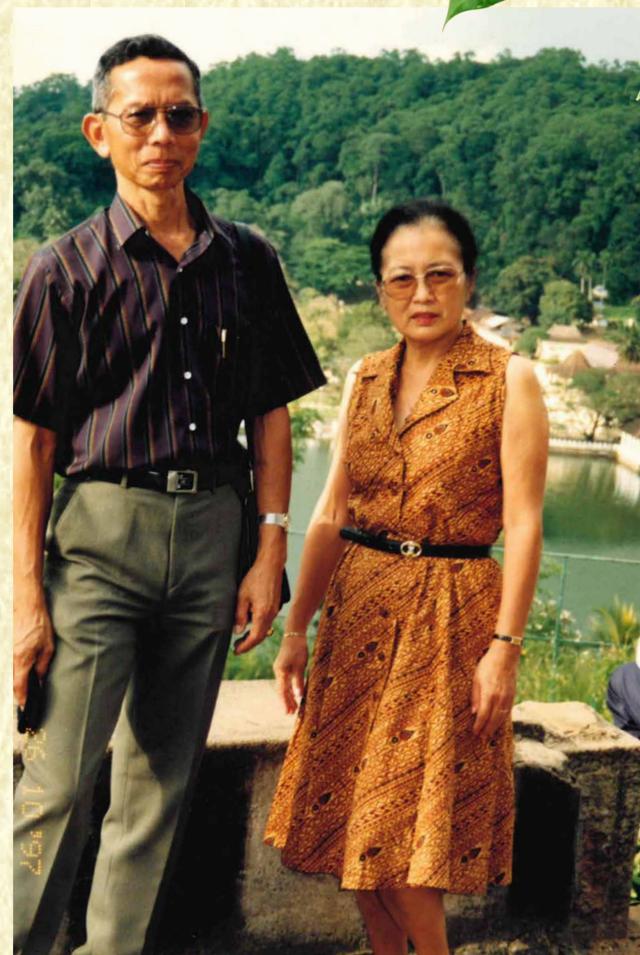
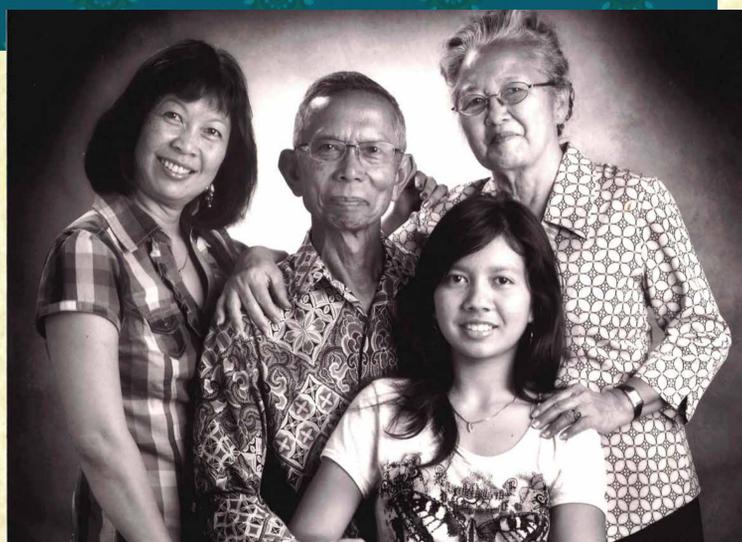


« Mon père, **Kramawirana** (†1993) et ma mère, **Kromotaroeno** (†1955), quittent en 1938 l'Indonésie pour la Nouvelle-Calédonie, où ils espèrent trouver une vie meilleure. Bien qu'arrivés par le même bateau, ils ne se connaissent pas. C'est sur la mine de Goro, où ils sont dirigés, qu'ils se rencontrent. Deux ans plus tard, je nais à Yaté sous le nom de Misem Kramawirana. Mais, lors de la déclaration de ma naissance, l'officier du service de l'immigration orthographe mal mon prénom, si bien que, de Misem, je deviens Masijem.

En 1942, à l'arrivée des troupes américaines, la mine de Goro, tenue par des Japonais, ferme. Mes parents finissent alors leur contrat à la station Ballande de Ouinané. Loin de tout, je ne débute ma scolarité qu'à l'âge de neuf ans, lorsque nous nous installons à Nouméa. Je fréquente l'école primaire du Receiving, puis celle de l'Orphelinat et enfin Suzanne-Russier, où je termine en août 1953, veille de notre départ en Indonésie.

Mes premiers pas y sont très difficiles. Si je maîtrise bien le français et le dialecte javanais que nous parlons à la maison, je ne connais pas la langue nationale utilisée dans les écoles indonésiennes. Aussi dois-je redoubler d'efforts pour combler mes lacunes, tant au niveau de la langue que des programmes. Je poursuis tout de même mes études jusqu'en licence de pédagogie section français, afin de l'enseigner dans les lycées du pays. Mais je ne peux achever mon cursus, faute de moyens financiers. Je travaille donc comme secrétaire bibliothécaire au centre culturel français, puis au consulat auprès de l'ambassade de France à Jakarta et, enfin, dans une société d'ingénierie, CGEE Alstom, jusqu'en septembre 1968. C'est lors de mon contrat à l'ambassade de France que je rencontre Soukiban Siban, un "Niaouli" de La Foa. Nous nous marions en août 1962, et notre fille Any naît en septembre 1965.

Avec mon époux,  
notre fille, Any, et  
notre petite-fille,  
Aurélia



Avec mon mari, Soukiban



Avec ma fille et ma petite-fille

Trois ans plus tard, nous décidons de nous réinstaller en Nouvelle-Calédonie. Je l'ai quittée enfant, et j'y reviens avec ma petite famille. En quinze ans,

le Caillou s'est agréablement développé, mais il nous faut nous réadapter. Heureusement, nous trouvons un emploi rapidement. Mon époux est engagé, en tant que déclarant en douane, à l'Agence Brock, puis à l'Agence calédonienne de transit, où il restera jusqu'à sa retraite en 2000. Quant à moi, je travaille pendant six mois au Bureau Veritas aérien, avant de rejoindre l'agence de voyages Brock jusqu'en 1988. J'ouvre ensuite Asia Voyages avec ma collègue Henriette.

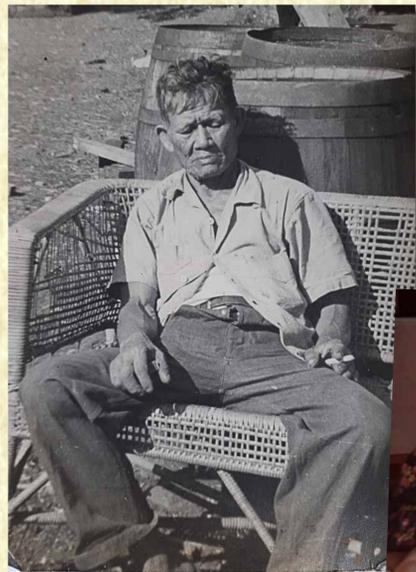
Parallèlement à ma vie professionnelle, je peux consacrer un peu de temps à ma communauté. Je commence par être membre de l'Association des femmes indonésiennes au sein du consulat, puis j'en prends la présidence dès avril 1969. Le principal objectif de cette structure est de promouvoir la culture indonésienne méconnue jusque-là et d'aider le Comité de gestion du foyer indonésien à trouver le financement pour la construction dudit foyer. Ce dernier voit le jour à Magenta en 1970-1971. Mais il doit être déplacé à Robinson en 1975, car Magenta est devenu un quartier résidentiel où il est difficile d'organiser des activités associatives. Le Comité est mis en sommeil jusqu'en 1984. Il faut alors trouver une solution pour faire revivre la vie communautaire, et c'est ainsi qu'est créée, en 1984, l'Association indonésienne de Nouvelle-Calédonie. J'en suis la présidente fondatrice.

Je m'implique également dans la vie locale, en exerçant, de 1989 à 1999, le mandat de conseillère municipale dans la commune du Mont-Dore, mais également étant membre du Comité économique et social et trésorière de la Coopération économique du Pacifique.

J'ai pris ma retraite en mars 1998, mais je suis toujours restée disponible pour aider et partager mes connaissances, en acceptant d'être la vice-présidente de l'association Asal Usul présidée par Marcel Magi. En 2013, pour ma plus grande joie et ma plus grande fierté, la République française m'a distinguée et honorée en me faisant chevalier de l'ordre national du Mérite. Je n'y vois pas là ma réussite personnelle, mais celle de toute la communauté indonésienne, celle de son intégration. » **Marie-Jo Siban**

1910  
2021

# FAMILLE BARRI



Mon grand-père, Barri



Le champ de carottes sur la plantation, avec l'allée du Gabé au fond, 1962  
Les cocotiers avaient été plantés, parfaitement alignés, par mon grand-père, Barri. C'était sa fierté !



Ma grand-mère, Suni, avec son deuxième époux, grand-père Marto

« Mon grand-père, **Barri**, arrive de Java vers les années 1910. C'est en Nouvelle-Calédonie qu'il rencontre **Suni Wirokromo**, avec qui il a quatre enfants. La génération de mon père ne va pas à l'école, ce qui ne l'empêche pas de bien maîtriser le français. Elle parle pourtant javanais à la maison et avec les membres de la communauté, importante à Bourail, où la famille s'est installée. Dans les années 1940, comme mon grand-père, mon père, Sadi (1919-2007), est métayer sur les propriétés Daly et Milliard. Si les trois garçons de la fratrie se marient avec des Javanaises, ma tante, Sarni (1922), elle, épouse un Chinois, Wong Shou Kuei. Mon père prend ainsi pour femme Sukati B'Karjopawiro (1913-2006) en 1951. Des dix enfants qui naissent de leur union, seuls sept survivent et grandissent sur la plantation, dans une demi-lune, ancienne station de transmission radio de l'US Army.

Au début des années 1950, mes parents souhaitent acquérir un terrain, afin de s'installer à leur compte. Mais leur projet est contrarié par une soi-disant interdiction de vente à des Indonésiens. Aussi faudra-t-il attendre les années 1960 et notre naturalisation française pour que notre vie change radicalement. En 1962, Sadi et Sukati achètent 13 hectares de forêt et de caféiers en bordure de la Néra, dotés d'une maison de style calédonien. Ils y aménagent un vaste potager et, à l'entrée, installent l'enseigne "Bami de Mme Barri". Ma mère prépare en effet des plats javanais, qu'elle vend à domicile ou au marché. Avant d'aller à l'école, nous l'aidons à découper les légumes du jardin. Elle nous a ainsi légué son savoir-faire culinaire. En revanche, nous avons malheureusement perdu tout son savoir culturel. Pourtant, ma mère était en quelque sorte la référente en matière de traditions. On la sollicitait souvent lors des célébrations des rites Kejaven, culte des esprits et des ancêtres, ainsi que pour les naissances, mariages ou deuils. C'est d'ailleurs chez nous que le marabout demeurera quelques années.

En 1967, mon père quitte l'agriculture pour devenir peintre en bâtiment, avant d'occuper divers emplois, lors des années lucratives du boom du nickel. Avec mes frères et sœurs, nous allons à l'école publique de Bourail. Notre réussite scolaire est essentielle aux yeux de nos parents, pour obtenir un "vrai" métier : nos récompenses de fin d'année sont leur fierté. Trois d'entre nous contractent des mariages dits traditionnels avec des Indonésiens, tandis que les quatre autres épousent Italiens ou métropolitains. Je suis le seul à demeurer à Bourail. Après mon BEPC, j'entreprends des études de comptabilité-gestion, qui me mènent à travailler à l'annexe de la Chambre de commerce, en qualité de secrétaire administratif. Puis je suis une formation d'éducateur spécialisé. Je prends plus tard des responsabilités au sein de la localité (associations diverses, Jeune chambre économique, syndicat d'initiative, etc.). En 1975, je crée le Club jeunesse indonésienne de la commune, que je préside pendant 12 ans. Je suis avant tout un Bouraillais. C'est à Bourail que j'ai rencontré ma femme, Line, professeure venue y effectuer un remplacement d'une année, et cela fait 37 ans que nous y vivons ensemble. C'est une Toulousaine. Étonnamment, notre maison de famille s'appelle la "Villa toulousaine" : drôle de coïncidence !



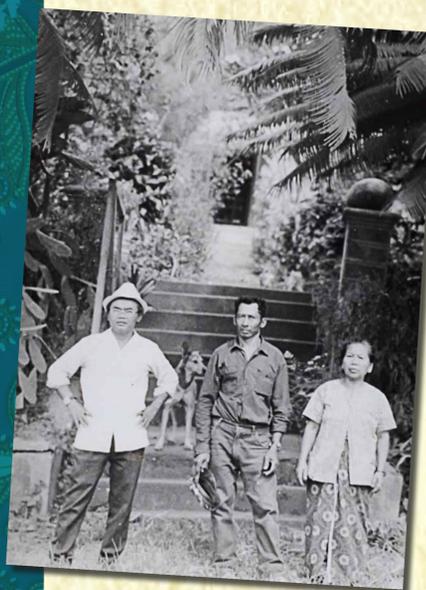
Avec ma femme et mes fils ainsi que la femme de Paul, Emmanuelle, et leur fille Paul a prénommé sa fille Sukaty, en souvenir de sa grand-mère. De même, un descendant de Sourate a donné à son fils le prénom du grand-père.



La fiche d'identité de mon père, 1942

La fiche d'identité de ma mère, 1945

Mon père avec ses frères et sa sœur ainsi que leurs conjoints  
De gauche à droite : Sourate, qui porte le nom de Tjohoredjo, mon père, Sadi, Sarni et Sardjo



Mes parents avec un ami, devant l'entrée de notre maison à la Néra



Avec mes frères et sœurs  
De gauche à droite : Rosette (1944), moi, Félicien (1956), Soukardi (1939), Soutiman (1946), Marila (1953) et, assise, Éliane (1950). Il ne manque que Jacqueline (1954).

La famille autour de mes parents  
Depuis mes grands-parents, Barri et Suni, cinq générations ont vécu ou vivent en Nouvelle-Calédonie.



Par bonheur, nos enfants, qui sont nés français, sont curieux de leurs racines. Ils cherchent à connaître cette culture que notre génération a négligée pour mieux s'intégrer. Ainsi, mon fils Paul a obtenu une bourse en 2017, pour aller apprendre les danses traditionnelles à Sumatra. Avec ses cousins, ils explorent les archives pour éclairer le parcours familial et aiment à se retrouver lors de cousinades.» **Félicien Barri**

1901  
2021

# FAMILLE BOUAN



Ma mère, Seminam Karimedjo (à droite), avec ses parents, frère et sœurs, vers 1930



Mes parents, Pierre et Seminam, avec mon frère Gérard et ma sœur Micheline, à Koné



Ma sœur Ginette avec son mari, Gilbert Hérambourg, et leurs deux enfants, 1971



Avec ma femme, Jacqueline, et nos deux enfants, devant notre maison au Quartier-Latin, 2007



Marc-Olivier, Céline et leur fille, Éden, entourant ma femme



Enzo et Éden Bouan, mes petits-enfants



À droite, le père de Jacqueline, Georges Carnicelli, agent au service des travaux publics. Arrivé dans la colonie en octobre 1881, l'Italien Pierre Carnicelli a de nombreux descendants sur le Caillou.



Catherine Fabre, mère de Mémé Carnicelli, avec son petit-fils, Lucien Médéric, 1924

Le grand-père de Jacqueline, Léopold Rousselot, scaphandrier au port de Nouméa dans les années 1940. Léopold Rousselot vient de Haute-Saône en 1926, pour être capitaine de cabotage et scaphandrier au port de Nouméa.



Avec ma femme en sarong et avec l'écharpe, tandis que je tiens un kriss

« Mon grand-père, **Bouan** (†1927), arrive en septembre 1901 des Indes orientales néerlandaises, pour travailler dans le cadre du grand projet de colonisation du gouverneur Feillet. Il fait partie du premier contingent affecté aux travaux sur mine et il est envoyé à celle de Kopéto, sous le matricule 135. Il rencontre une Javanaise, **Painem**, qui lui donne un enfant, Pierre Tareb (1903-1978), mon père. Plus tard, ce dernier sera employé par la société japonaise Tsutsui, à Koné, où il apprendra plusieurs métiers, dont celui de tailleur-coiffeur, qu'il exercera jusqu'à sa retraite.

En 1949, Pierre Tareb prend pour femme Seminam Karimedjo (1912-1991), fille de Karimedjo et Djoeminem, arrivés de Java par le convoi du 30 novembre 1901. Mes parents s'établissent à Koné et ont cinq garçons et deux filles. Trois sont encore en vie aujourd'hui : Ginette (1938), Micheline (1941), qui est gravement handicapée, et moi, Marc (1946). Nous allons à l'école publique du village. Collectionneuse de timbres, Ginette correspond avec un Normand, Gilbert Hérambourg. Celui-ci vient travailler à Thio, à la société Le Nickel, en ces années de grands travaux. Ils se marient à Koné en 1962, puis partent habiter en métropole, où naissent leurs deux enfants, Anne (1966) et Gilles (1971).

Quant à moi, je suis le premier Calédonien à passer un bac technique sur le territoire. Je poursuis mes études à l'École spéciale des travaux publics de Paris. En 1973, j'épouse Jacqueline Carnicelli (1951), fille de Georges Carnicelli (1928-1972) et d'Anne Rousselot (1931-2016). Nous avons deux fils, François-Carl (1977-2017) et Marc-Olivier (1982), qui vont nous offrir deux petits-enfants : Enzo et Éden.

Bien que les rites indonésiens et que la langue ngaka ne soient pas pratiqués à la maison, je maintiens des liens étroits avec la communauté javanaise du Caillou. Je fais ainsi partie du Comité du centenaire de l'arrivée des Indonésiens en 1996. En 2004, je publie L'écharpe et le kriss, mon premier roman, qui raconte l'histoire de Javanais en Nouvelle-Calédonie. Curieux de mes racines, nous allons plusieurs fois en Indonésie, avec ma femme et les enfants, tout comme nous parcourons la France, à la recherche de la famille de Jacqueline. » **Marc Bouan**